

François Brune

MÉMOIRES
D'UN
FUTUR PRÉSIDENT

« Gouverner, c'est parler. »

Le Président

Séquence 14

Mémoires d'un futur président

Au fil de votre été :

Liste des séquences proposés le jeudi...

- 21 juin. *Séquence 1.*
- 28 juin. *Séquence 2.*
- 5 juillet. *Séquence 3.*
- 12 juillet. *Séquence 4.*
- 19 juillet. *Séquence 5.*
- 26 juillet. *Séquence 6.*
- 2 août. *Séquence 7.*
- 9 août. *Séquence 8.*
- 16 août. *Séquence 9.*
- 23 août. *Séquence 10.*
- 30 août. *Séquence 11.*
- 6 septembre. *Séquence 12.*
- 13 septembre. *Séquence 13.*
- 20 septembre. *Séquence 14.*

La Paix règne enfin. Grâce au talent du futur Président qui a montré que « Gouverner c'est parler. Mais alors, va-t-il aller jusqu'au bout de son Rêve en rédigeant d'avance ses mémoires anticipés ?

(voir [séquence précédente](#))

VII

Le gouvernement aussi perdit quelques têtes, à quoi il survécut : on en trouva d'autres. Celles qui restèrent au pouvoir changèrent de masque, c'est-à-dire de rôle ministériel. Chelet revint aux Affaires culturelles ; Séraphin fut promu au ministère de la Sexualité, auquel on rattacha le ministère de l'Ordre, pour simplifier ; Racor devint Premier Ministre, ralliant à mon régime la plupart des socialistes de bon ton. Fouchcard.

Il était grand temps de me séparer du puissant Fouchcard : un chef doit devancer l'ingratitude de ses collaborateurs. C'était cependant le plus ancien de mes compagnons ; je ne lui infligeai donc qu'une sorte de purgatoire : le ministère de l'Agriculture.

Car on aurait tort de penser que je fusse un homme d'Etat cruel : j'ai toujours été, au contraire, d'un tempérament assez gentil. Je n'aime pas faire de peine. Valérie pourrait en témoigner : combien de fois, au volant de ma voiture, ai-je fait un écart pour épargner la vie d'un hérisson ! Seulement, voilà : il faut savoir être dur, comme me le conseillait mon père. La raison d'Etat a ses raisons que le cœur ne connaît pas. Alors j'essaye, j'essaye d'être aussi dur qu'il faut, en surmontant avec constance mes échecs ; et, lorsque j'y parviens, c'est toujours contre moi-même. Je suis le premier à qui je fais violence, lorsque je repousse des revendications légitimes ou lorsque je me livre à des sanctions injustifiées ; alors, je souffre, je souffre, c'est tant pis pour moi, mais il le faut... Que mes ennemis ou amis ne m'en

MÉMOIRES D'UN FUTUR PRÉSIDENT

veuillent donc pas si le destin m'oblige à les occire, c'est qu'il ne m'a pas été donné de les caresser.

L'An VII venait de commencer quand un jeune auteur mal consolé de mes derniers triomphes, et déjà assez bien placé dans la hiérarchie professionnelle, fit une satire contre mon système de gouvernement. Il s'agissait d'une comédie intitulée avec un certain bonheur : *Gouverner c'est parler*. L'auteur manifestait d'évidentes qualités d'observation, quoique sa fiction fût un peu en deçà de la réalité, et il avait si bien pigé ma philosophie du Pouvoir que, je l'avoue, je lui ai fait quelques emprunts pour conter ma carrière. Bref, nous avions droit à l'un de ces ouvrages gentiment féroces qui disent du mal des présidents, sans leur en faire ; mais en tant que président, Mapon ne pouvait laisser passer sans broncher cette petite œuvre blessante, qui oscillait entre l'œuvre-pavé et l'œuvre-dard. Il fallait interdire, ou récupérer.

Or, l'auteur était un pur, un pur comme il en passe toujours entre les mailles du système, hélas, quoi qu'on fasse : *il pensait ce qu'il disait !* De là à ce qu'il ait du succès... Et justement, il en eut, exaspérant mes ministres qui se sentaient visés. Fouchcard voulait faire interdire la pièce et inculper l'auteur d'atteinte à la pureté de l'Etat :

— Gouverner, c'est aussi faire taire ! s'exclamait-il.

— Retournez à vos oignons, dus-je dire au ministre de l'Agriculture.

Chelet était d'un avis opposé, trouvant à l'auteur un réel talent et à son œuvre des qualités classiques propres à la faire passer à la postérité :

— Savez-vous ce qu'on dira plus tard ? clamait-il. Bienheureux le peuple qui a pâti d'un tel président, puisque cela lui a valu une aussi belle satire !

Moi, je m'amusais de l'affaire, faisant état de mon libéralisme bien connu. S'il est vrai que parmi nos ennemis, les plus à craindre sont souvent les plus petits,

je savais qu'un pamphlet, même vigoureux, n'est qu'une péripétie en face de l'ininterrompue marche en avant du Capital, qui me soutenait. Je savais qu'aucun spectateur n'irait faire de l'opposition au sortir du spectacle : le Français confondait trop encore la critique d'une certaine manière de gouverner avec la condamnation de la politique en général. Il suffisait donc de récupérer tranquillement l'événement. Ce que je fis de la façon suivante :

1. Je laissai jouer la pièce.
2. Je la fis affaiblir subtilement, au plan dramatique, par mes critiques appointés.
3. L'intégrité de l'auteur fut mise en doute, dans la presse. On déclara que sa maxime, « gouverner c'est parler », trahissait ses envies plus que ses griefs, et qu'il salissait Celui qu'il ne pouvait devenir, le président, mettant son impuissance au compte de la pureté.
4. Il fut dit enfin quelques mots officiels de cette comédie, « œuvre de pure imagination dont un président intelligent est le premier à rire », et qui pouvait, au reste, soulager quelques Français mécontents par un peu de rire caustique.

J'allai plus loin : je vins à la représentation ! Mon arrivée, annoncée à la dernière minute, mit tout le monde, auteur, acteurs, public, dans des petits souliers. Moi, au contraire, je parus détendu, riant de bon cœur aux côtés de Valérie, dont la beauté rayonnait. En sortant du théâtre, je lâchai quelques paroles libérales en pâture aux journalistes accourus à la hâte : « C'est une œuvre de talent, et que je crois sincère : j'y ai personnellement trouvé un exemple positif de ce que nous autres, gens d'Etat, ne devons jamais faire — et qui ne fut, hélas, que trop fréquent sous les précédentes républiques. »

MÉMOIRES D'UN FUTUR PRÉSIDENT

Il paraît que, peu après, renonçant à la littérature, à la politique, et à leurs pompes, le jeune auteur alla se retirer à la Trappe.

Mais j'avoue que cet avorton d'auteur avait vu clair dans mon jeu, même s'il s'était fait illusion en croyant le déjouer. Car c'est vrai : gouverner, c'est parler. Ce n'est plus prévoir : tout est imprévisible, comme l'ont montré les six années passées. Gouverner, c'est gérer l'imprévisible par la parole. Le langage, c'est le pouvoir, le seul qui nous reste en tout cas. Le Pouvoir, c'est le langage. L'opposition aussi, d'ailleurs. Alors, je n'ai pas honte de causer : le tout, c'est de le faire en bon français. Quant aux problèmes, en attendant, ils finissent toujours par se tasser. Pourquoi prendre le taureau par les cornes, quand on sait que, tôt ou tard, il meurt de sa belle mort ? Pas de corridas au gouvernement, c'est un principe !

Convaincu de la modestie de mes moyens, je fais patienter les décisions pressantes. Différer pour régner, deviser pour régner, c'est tout un. Revenu de mes folies de l'An I, je me contente de suivre les choses pour donner l'impression de les conduire. Mon seul projet à long terme est de m'occuper du court terme. Et pour le reste, je couvre la réalité de mots, je *transforme* la réalité en mots, après quoi il m'est loisible de la traiter de mille et une façons : les possibilités du langage sont infinies. Sans cesse, je devise, je « comprends », je préconise, je parle de crise, j'idéalise, je revalorise, je baptise, je galvanise, je tranquillise, j'humanise. Les grands mots sont les grands remèdes.

Sans doute les Français ne sont-ils plus très conscients ; sans doute sont-ils moins libres qu'on ne le leur fait croire ; sans doute des marginaux ont-ils raison de réduire leur existence à une formule : *sado-maso-sexo-dodo*. Mais qu'importe, ils sont heureux ! Heureux ! Moins de vivre que de ne pas mourir, mais

heureux ! Heureux de ne plus penser à la mort, heureux d'un bonheur dont on les persuade journellement. Heureux d'un bonheur *quotidien*, le plus difficile des bonheurs, et ceci, grâce à la parole de Mapon et de ses mass-médias dévoués. Sado-maso-sexo-dodo : quoi de plus enthousiasmant que cette existence rythmée ? Ils ont leur tranche de violence justifiée, leur tartine de sécurité, leur part de travail obligatoire, leur partie d'amour nocturne, leurs rêves de paix, leurs souvenirs de révolution, leur conviction d'intégrité, toutes choses que je leur ai apportées au fil des ans de l'Ere nouvelle ; que peuvent-ils espérer maintenant, sinon que cela continue avec moi ? C'est pourquoi l'An VII s'appelle *l'Année de l'Espoir*.

Jamais l'ataraxie politique n'a été aussi profonde. J'ai mis à l'étude un projet destiné à remplacer les élections par les sondages : un dernier référendum en décidera bientôt. Les sondages doivent apporter aux Français le confort républicain par excellence : se sentir Majorité. L'opinion doit régir les faits, pour que les citoyens soient sans surprise. L'opinion doit parler, seule, pour que le peuple se taise. Au-delà de la réalisation d'une démocratie directe, je veux dire instantanée, les sondages nous permettront à jamais d'atteindre à la démocratie scientifique, que ne peut refuser une France de Progrès. Bien sûr, on travaillera l'opinion pour la conformer à mes désirs : il serait dangereux que dans une République d'aveugles, la Majorité soit aveugle. Les sondages seront donc « éclairés ». Certains pensent que mon but, ce faisant, est de rester au Pouvoir : c'est faux. Je ne songe qu'à aider les Français à ce que leur rêve dure. Le réveil sera-t-il brusque ? Allons, il n'y a qu'un réveil : la mort. J'y passerai, moi aussi, je le sais. Je vis le même bonheur provisoire que mes sujets. Mes avantages ? Je les ai pour si peu de temps...

Il est vrai, je jouis de ce qu'on appelle le Pouvoir. Je suis là, dans mon fauteuil, occupé paresseusement à

réfléchir aux destinées du monde, et il me suffit de tendre la main, une fois de plus, pour toucher le levier fatal qui déclencherait la guerre atomique, ou pire, l'anéantissement bactériologique. Quelle ivresse, de se sentir responsable d'une chose aussi réelle, n'est-ce pas ? Seulement, ma sagesse égale ma puissance : je n'appuie pas sur le levier, je ne dis pas les mots qui bouleverseraient le monde. Je me contente de ceux qui le stabilisent. Secrètement, je me sens désirer le Bien de l'Humanité, et je m'attendris longuement sur cette douce sensation. Les larmes me montent aux yeux. Il me semble alors être au-delà du pouvoir, je ne dis pas au-delà des mots, et le soir quelquefois, rêvant à la lueur d'un feu de bois antique, je m'offre délicatement le luxe de me demander en moi-même : au fond, à quoi bon être président ?

Ausitôt, je me plais à répondre que, sans être éminemment utile, je n'ai guère été nuisible. Un autre, à ma place, eût fait la même chose, peut-être avec moins de souplesse. Mon langage a huilé les rouages de notre société et, même si ceux-ci broient encore quelques humains par hasard, ça se fait silencieusement. Oui, j'ai mis ma parole au service de l'Etat. Parvenu au faite de mon existence, il me semble atteindre une certaine humilité, et ma renommée n'est que le manteau dont je cache ma modestie. Ne sentez-vous pas, d'ailleurs, amis qui écoutez ces ultimes confidences où je vous ouvre mon âme, ou ce qui m'en tient lieu, combien mon bavardage a gagné en conviction, combien la retenue de ma diction améliore ma sincérité ?

Bien entendu, il me reste des nostalgies d'adulte. Je me dis parfois que j'eusse pu exceller dans les lettres, dans la philosophie, dans la religion : ma parole aurait eu quelque sens. Mais ne croyant pas grand-chose et n'ayant rien à dire, je ne pouvais choisir que la vocation politique comme carrière verbale. *Pas un jour sans une parole* : je tiens à bien remplir mon rôle, au risque de le déborder. Ma constance verbale défie tous les

records, mon invention dût-elle en souffrir. Déjà, dans les milieux politiques professionnels, on s'interroge sur Celui qui pourrait me succéder en cas de malheur national, comme si, quoi qu'il arrivât, cela pouvait n'être par MOI ! « Ne pas se représenter, c'est démissionner. » Et j'ajoute pour mes proches, en guise de boutade : « Il y a aussi le principe de Peter : parvenu à mon plus haut niveau d'incompétence, je dois y rester ! » Mais, c'est plus fort qu'eux, les journalistes parlent et les dauphins espèrent. Je laisse faire. Quand on est au-delà des choses, ce n'est pas une mince volupté que de sentir de minuscules mortels désirer votre mort.

Leur problème, c'est l'*après-maponisme*. Aux tenants du « maponisme intégral », où figurent beaucoup de mes partisans réunis dans l'Association des Compagnons de Mapon, s'opposent les futuristes de l'*après-maponisme*, qui voudraient que ça change, comme si la révolution n'était pas culturelle et permanente avec les modifications de la mode que j'inspire chaque année ! Mais voilà : qu'est-ce que le maponisme ? Et qu'est-ce qu'être maponiste ? A mes yeux, le maponisme est d'abord un Rassemblement. Ce qu'on y trouve est secondaire ; on le nomme néanmoins *l'essentiel*, sans autre précision. Aussi le maponisme varie-t-il d'un maponiste à l'autre. « Au-delà de tous les résultats acquis, de toutes les actions entreprises, de toute doctrine même, dit l'un, le maponisme est une raison et une manière d'être en politique. Dans l'ordre de la cité, il est l'expression du dilemme éternel : exister ou être. » Un autre opine : « Être maponiste, c'est tout à la fois être libéral, européen, socialiste et français. L'ambition du maponisme c'est, par la participation, de réconcilier l'Homme avec le Monde moderne. Seuls les maponistes réalisent, parce que seuls ils sont unis. » Ce sont des mots, évidemment, mais j'applaudis tout de même : l'essentiel est qu'ils poussent les gens à reconnaître le caractère *sacré* du maponisme, même si le maponisme a aussi parmi ses caractères essentiels la « désacralisa-

tion du pouvoir ». Car il y a tout et son contraire, dans le maponisme.

Oui, le maponisme, qui unit un maximum de citoyens dans des rites et des intérêts divers, est une réalité sacrée en la vertu magique de laquelle le peuple doit croire. On ne peut donc affirmer qu'une chose : c'est que le maponisme est une Religion nouvelle. Mes démarches christiques, mon omniscience tant économique qu'humaine, aident déjà la population à vivre ma personne comme une Présence mythique qui veille sur elle. En outre, je me soucie de la forme que prendra après ma mort le culte de mon Etre. J'entrevois les foules en liesse de l'avenir défilant en chantant dans l'allégresse :

*Restons toujours unis, mes frères
Mapon est parmi nous !*

Et, moi qui ai su faire de la charité publique une politique d'autofinancement de l'Etat, j'envoie dès maintenant mes amis solliciter les mairies et autres organismes pour qu'ils nous aident à financer une Croix immense qui, en un site qui reste à déterminer, perpétuera ma Mémoire. On cherche aussi à rassembler des guérisseurs pour en faire un lieu de miracles... Je vois déjà les futurs hommes politiques et autres présidents en herbe venir se recueillir sur ma tombe pour s'adjuger mon héritage moral, et je leur souhaite d'avance un vent glacial et des rafales de pluie...

Nous n'en sommes pas encore là, heureusement ! Pour l'instant, le maponisme, c'est moi, Mapon, et ma philosophie : gouverner, c'est parler. Mais gouverner, c'est aussi *écrire*. Convaincu de son importance historique par le langage que sa fonction l'oblige à employer, un président maponiste ne se suffit plus de parler à ses contemporains : il en veut à la postérité. Il doit graver son image dans l'esprit de ses descendants. C'est pour cela que j'abonde en mots historiques que

MÉMOIRES D'UN FUTUR PRÉSIDENT

mes secrétaires notent à la hâte, et que je lègue à la France¹ ; mais surtout, je songe à mes *Mémoires*. Il faut écrire ses Mémoires, c'est une tâche prioritaire. C'est pourquoi je ne la remets jamais au lendemain.

— Comment, vous les rédigez déjà ? me dit l'autre jour Chelet, à qui je venais d'en faire la confidence.

— Déjà ! C'est là mon originalité. Je les rédige chaque soir, après le travail ou l'amour, et quelquefois aussi le matin, par anticipation.

— Mais d'où vous vient cette hâte ? reprit-il, secrètement désireux d'y collaborer.

— C'est une tâche prioritaire, vous dis-je. Et puis, comme l'ont montré d'illustres exemples, celui qui remet ses Mémoires à plus tard n'est jamais sûr de les achever à temps.

1. *Note de l'éditeur* : Voir en fin d'ouvrage.

— Eh bien, n'ai-je pas gagné mon pari ? clama Georges dans le café désert.

Mais ce n'était plus lui. Il était devenu l'Autre.

Je le quittai en pleine nuit, stupéfait, indigné, incapable d'opposer un mot à son récit pervers, à son interminable discours. J'en voulais au monde, aux gens, aux présidents. Je ruminais des pensées vengeresses contre tous ceux qui trompent, qui acceptent d'être trompés, qui composent avec les trompeurs. Contre tous ces lettrés gélatineux qui croient infléchir les Pouvoirs par la pertinence de leurs conseils ou la modération de leurs écrits. Contre les vrais réformateurs même, qui avancent des idées sincères dans des langages compromis. Je savais à jamais que la corruption politique commence par la perversion du langage, l'une et l'autre allant de pair. J'étais furieux contre moi-même de n'avoir pas coupé la parole au futur président. Je souhaitais impatiemment la Révolution, sans y croire.

Mon sommeil ne fut que cauchemar politique. Mapon, Fouchcard et leurs pareils, s'agitaient sur scène, sous les masques les plus divers, préférant les mots les moins sensés. « Paisiblement installé dans ma chaire et dans ma rhétorique, je songe, disait Mapon, à l'efficacité humaine des canons. »

Fouchcard : « Oui, mais le repas est servi. »

Mapon : « Il n'y a pas que des cadences infernales, sur terre ; il y en a de célestes : vous aimez la quadrille ? »

Fouchcard : « Nous sommes contre l'impôt, mais pour le pillage ; contre les dépenses somptuaires, mais pour

le gaspillage ; contre les inégalités, mais pour l'injustice. »

Mapon : « Une chose ne manque pas à nos saintetés : c'est le péché. »

Fouchcard : « Que peut-on craindre ? On a le gâteau, on a le bâton, alors... »

Mapon : « Au fond, nous sommes tous des rêveurs, des idéalistes, des mystiques. »

Fouchcard : « Ce n'est pas aux ouvriers que nous en voulons, c'est aux pauvres. »

Mapon : « Certes, la France manque de bras... »

Fouchcard : « Mais non de fesses ! »

Mapon : « La grandeur de l'Humanité, en définitive, c'est de savoir se sacrifier à elle-même. »

Fouchcard : « L'homme est une louve pour l'homme ! »

Mapon : « Et, d'ailleurs, qu'appellez-vous torture, au juste ? »

Fouchcard : « Achetez nos armes, au meilleur prix ! »

Mapon : « Tuer moins cher, c'est combattre l'inflation. »

Fouchcard : « Frères exploités, que cette exploitation ne vous aveugle pas sur notre fraternité ! »

Mapon : « Cependant, il n'y a pas que l'argent qui mène le monde, il y a aussi... »

Fouchcard : « ... Le cul ! »

Et ils dansaient en chantant :

Le sex appeal est devenu
Le cri du cul !

Puis ils se mirent à improviser divers discours funèbres, à l'intention des victimes des catastrophes qui ne cessaient, pour les distraire, d'endeuiller la planète.

— Bienheureux ceux qui souffrent, quand ils ne le méritent pas ! disait Mapon.

— Bienheureux ceux qui ne souffrent pas, quand ils le méritent ! répondait Fouchcard.

Alors, levant tous deux leurs verres au ciel, ils s'écrièrent ensemble :

— Buvois à la santé des assoiffés de justice !

Et des éclats immenses roulant de leurs gorges logomachiques se fondirent en un seul Rire cascasant, le Rire inextinguible des convives du festin occidental qui déferlait du Vieux Monde pour s'en aller narguer les affamés du Nouveau !

C'est alors que parut la Foule. De toutes parts, déchaînées, des hordes d'humains assaillirent le palais de Mapon, vociférant, et menaçant le président de reproches justifiés. Au moment où tant d'êtres allaient pouvoir toucher à son trône cynique, le Personnage fit claquer une voix glaciale :

— Fouchcard, qu'on tire sur cette foule !

On perçut une vaste déflagration, atomique sans doute.

L'Humanité s'écroula, dans un nuage qui allait se dissipant. Fouchcard, mitrailleuse au bras, achevait les moribonds récalcitrants. Le président le suivait, marchant sur les cadavres et désignant les autres, la corpulence ceinte de tricolore, le visage triomphal teinté de gravité. De ses mains suintait un liquide vermeil. A ce moment apparut Chelet, aux cent coups :

— Que se passe-t-il ? et ceux-là, que font-ils à terre ?

— Ils dorment ! fit le président. La vie est un songe.

Chelet eut un silence ahuri ; puis considérant les morts, Fouchcard, le président, il sembla découvrir les choses de la vie :

— Vous... vous avez du sang sur les mains !

— Mais non, dit Mapon : c'est de l'encre... Fouchcard, un drapeau, que je me les essuie !

(à suivre)